

SENLIS

Tableaux et vidéos de sexe, violence et drogues

# Estelle Francès assume et défend son exposition Crash Test

Le bruit du scandale n'est pas parvenu jusqu'à la Fondation Francès. Au bout de la rue Saint-Pierre, à Senlis, rien ne semble troubler la quiétude d'un lieu resté à l'abri des commerces et de l'agitation centrale. Quelques jours avant Noël, alors que nombre de badauds explorent les vitrines illuminées à la recherche du présent manquant, plusieurs passants s'aventurent sur les pavés luisants de pluie vers cette adresse devenue «l'enfer» de la cité aux pierres médiévales. On y pousse la porte comme celle d'un endroit interdit, mais rien n'y indique l'odeur du soufre : les volets grand ouverts laissent apparaître deux grandes pièces éclairées qui ne tiennent en rien de la clandestinité, ni même d'une quelconque fuite du public. Une fois dans l'entrée, une jeune fille prévenante vous accueille, délaissant une grande table de dessin faisant office de bureau et sur laquelle figurent en bonne place les articles de presse qui relatent l'ouverture de l'exposition du moment, «Crash Test». Parfois, Estelle Francès en personne, maîtresse des lieux, se présente au visiteur afin de le mener parmi l'exposition dont elle est la conceptrice.

## UN LIEU DE QUESTIONNEMENT

Jurée du Salon de Montrouge en 2013, l'un des rendez-vous majeurs de l'art contemporain en France, Estelle Francès a spécialement choisi six artistes de l'édition 2014 pour les exposer en cette fin d'année parmi d'autres artistes, déjà intégrés dans la collection qu'elle possède et complète en accord avec son époux, Hervé Francès. Dédié à la jeune scène artistique, Montrouge est aussi un formidable tremplin pour ces créateurs qui sont plus de 2500 à déposer leur dossier chaque année pour 70 sélectionnés. Si Estelle Francès a porté son dévolu sur Eva Bergera, Dominique Cozette, Judith Deschamps, Thibault Huchard, Florent Lagrange et David Rodriguez, la plupart de ces artistes exposent au même moment au Palais de Tokyo et à Beaubourg. «Le but de toute exposition est avant tout de faire connaître les artistes, puis de donner l'occasion de défendre et d'expliquer son point de vue. Dans la démarche artistique, il y a une volonté de convaincre, d'ouvrir les débats, de susciter l'engagement. Ici, il n'y a pas de valeur commerciale, ce que je défends, c'est avec mes tripes. Je ne suis ni conservateur de musée, ni galériste.



Estelle Francès observe l'une des œuvres picturales de l'exposition «Crash Test» : un tableau d'Eva Bergera intitulé «Un BN, une branlette et au dodo». Sans mettre à mal la polysémie de la création, Estelle Francès y voit une représentation de l'inceste notamment.

La démarche est totalement gratuite. C'est du mécénat à vrai dire, dans le sens le plus complet du terme qui s'étend bien au-delà de la combine fiscale», explique Estelle Francès, bien consciente que les œuvres qu'elle a choisies pour bâtir son exposition peuvent choquer ou créer le malaise. Toutefois, il ne faut pas que ces réactions l'emportent sur le reste. La finalité n'est pas le dégoût. «Un projet philanthropique n'a pas pour but de détruire.»

À l'inverse, Estelle Francès confesse son étonnement quand certaines œuvres ne suscitent aucune réaction. «Par exemple, la photo de Naomi Campbell par David LaChapelle (du lait est versé sur Naomi nue) ne me choque pas, parce que j'ai une forme de légèreté par rapport aux œuvres, et que j'apprécie justement la dissection nécessaire pour aller chercher les différents degrés de compréhension délivrés par l'image. Cependant quand des lycéens visitent l'exposition et qu'ils trouvent ça normal, d'autant plus les filles, je me pose des questions sur leur perception de la femme, de

son corps et de son être. C'est sur ces sujets que doivent renvoyer aussi les œuvres : cela révèle une différence de perception selon les générations, de nouveaux problèmes de société, des domaines encore à explorer et qui sont complémentaires de l'éducation classique». Des propos qui se veulent entendus par les professeurs, dont certains jouent le jeu en menant leurs élèves régulièrement à la Fondation. «J'ai quelques lycéens de Saint-Vincent, mais il faut bien avouer que ce discours reste généralement lettre morte auprès des pouvoirs publics ou du monde enseignant.»

Reste des réflexions qui dépassent ce cadre, et qu'Estelle Francès est prête à affronter. D'ailleurs depuis la parution des articles, personne n'est venu se plaindre, ni même n'a adressé de courrier anonyme comme il y a quelques années : «Nous avions reçu des courriers antisémites. Sans aucune raison apparente. C'était gratuit. Notre but est hors du champ de la morale ou de la politique. Juste de resituer une œuvre dans un contexte

contemporain. Et en même temps d'aller au-delà de la richesse marchande d'une œuvre d'art. La richesse d'œuvre dépasse son prix largement. D'ailleurs pourquoi ouvrir ce lieu si ce n'est pour pouvoir vivre avec nos œuvres et d'être entouré des œuvres qu'on achète ?... En revanche, il est certain qu'il faut de la confiance en soi et être capable d'assumer pour exposer. Après, il faut être clair, il y a moins de pornographie ici que dans n'importe quel clip !» Cette suggestion finale révèle peut-être une incompréhension entre le visiteur mal averti et la finalité recherchée par les fondateurs de l'exposition : «Chaque visiteur est accompagné. Nous sommes là pour lui raconter une histoire. Celle de l'exposition. Chaque tableau renvoie à un autre, chaque salle à une autre, tout a un lien. Personnellement, je me fiche du jugement du public. On construit notre jugement et on peut faire des erreurs, cela n'empêche pas de le défendre, ni même de revenir dessus.» Et là, c'est la collectionneuse qui parle, celle qui sait qu'il y a deux temps distincts dans le choix et la défense d'une œuvre. Le temps où il faut choisir avec le conjoint, qui est un temps d'intimité et d'où le partage

n'a pas lieu d'être. Puis, il y a un temps pour montrer. «Et là, vous pouvez redécouvrir l'œuvre, l'emmener sur un sujet sur lequel vous ne l'attendez pas.»

À l'abri des critiques, Estelle Francès pense faire preuve de salubrité publique. «L'art est le dernier champ de la liberté d'expression. C'est le medium unique pour permettre le dialogue. Provoquer oui, si cela débouche sur un débat. Ici, on n'est pas à la télévision. On aborde la conscience du sujet, que ce soit la maladie, la mort, le sexe, ou les excès, et on ne le fuit pas», assène celle qui construit ce chemin de découverte depuis cinq années avec une foi proche de l'abnégation, laissant un lieu ouvert à tous, persuadée que seul l'art permet de faire tomber les masques et d'avoir un discours vrai.

Joseph JOLY

**Exposition Crash Test**  
27, rue Saint-Pierre à Senlis. Jusqu'au 31 janvier  
Ouvert tous les jours sauf le dimanche.

Fermé du 25 au 28 décembre et le 1er janvier 2015.

## Mille excuses



L'article paru la semaine dernière consacré à l'exposition «Crash Test», sexe, drogue et violence, à la fondation Francès, à Senlis, nous a valu une vingtaine de réactions, dont un mail et une lettre non signée. Le teneur générale de ces messages est de demander des excuses. En tant que directeur de la publication, je fais droit à cette requête et prie nos lecteurs de bien vouloir nous excuser.

Car, donc, en effet... nous avons omis de préciser que fumer était dangereux pour la santé. Or fumer tue et nous avons, bien maladroitement, j'en conviens, donné une image flatteuse de cette activité néfaste.

Dans la photo, en bas à droite de la page publiée, la jeune femme nue au port de déesse antique semble prendre un plaisir évident à tirer sur sa cigarette. La tête légèrement rejetée en arrière, elle tient avec distinction une cigarette entre l'auriculaire et l'annulaire de sa main gauche pendant que, de sa main droite, elle se livre à l'activité que Bruno Le Maire, ancien ministre UMP, candidat à la présidence de l'UMP arrivé derrière Nicolas Sarkozy avec 30% des voix, diplômé de sciences po, de l'Ena, de normale sup et agrégé de lettres, décrit avec gourmandise dans son livre «Le Ministre» paru en 2004 quand il raconte son voyage à Venise avec sa femme: «Je me laissais envahir par la chaleur du bain, la lumière de la lagune qui venait flotter sur les glaces de la porte, le savon de thé vert, et la main de Pauline qui me caressait doucement le sexe.»

Voilà, on en conviendra, du fumeux de première. Voilà une caution intellectuelle et politique irréfutable qui aurait nécessité, à tout le moins, une mise en garde sur la nocivité de la cigarette.

D'autant que sur l'image audessus, on distingue clairement une femme en état d'abandon voluptueux, le visage à peine brouillé par des maculations faciales, en train de sucer un doigt. Cette référence explicite à l'action de fumer un gros cigare aurait dû aussi être accompagnée d'une mise en garde contre le tabac. On pense immédiatement à l'interjection de Jupien à l'adresse du baron de Charlus dans La recherche du temps perdu de Proust : «Vous en avez un gros pétard ! » Et l'on se dit que l'art et la liberté d'expression ne sont pas les meilleurs amis de la santé publique.

Donc encore une fois, rappelons, comme sur les paquets de cigarette que «Fumer peut diminuer l'afflux sanguin et provoque l'impuissance.»

Vincent GERARD